Neuvième Année. Dimanche 7 Novembre 1897 N° 16.



# LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

*Directeur-Rédacteur en Chef :* ERNEST BOSC

**ABONNEMENTS :** France et Étranger, 1 an....... **6** francs

**ADMINISTRATION :** 6, Place Saint-Michel, à Paris, et à Nice



## CLASSES RELIGIEUSES

L'idée qui dirige les revendications des rationalistes d'Occident contre les religions, c'est que les hommes sont totalement égaux en nature et en développement possible de leurs facultés.

Cette idée est une hypothèse et non pas la constatation d'un fait ; elle appartient au domaine de l'imagination et pas à celui de la perception. En fait, les facultés des hommes sont très différemment développées ; il n'y a pas d'égalité entre eux sous ce rapport ; la possibilité de cette égalité est un fait mental mais non un fait d'ordre physique ; la perception nous montre des hommes très inégaux.

Comme nous ne pouvons nous conduire pratiquement qu'en tenant compte des perceptions, l'égalité des hommes n'étant pas un fait d'expérience, n'a pas qualité pour déterminer notre conduite pratique.

Le grand moyen qu'ont les hommes pour se tromper, c'est de prendre des hypothèses, des faits d'ordre imaginaire pour des faits d'ordre perceptif. Les prêtres des religions en tout temps et par tous pays, furent toujours des psychologues plus avancés que leurs compagnons d'existence ; les sorciers des sauvages connaissent mieux la nature humaine que les gens de leurs tribus.

Les prêtres du Bouddhisme sont comme les autres psychologues, plus avancés que leurs fidèles.

Tson-kha-pa divise les hommes en trois catégories :

1° Ceux ayant des facultés vulgaires ;
2° Ceux ayant des facultés moyennes ;
3° Ceux ayant des facultés supérieures ;

Et il se base sur cette division pour dire que la doctrine de Bouddha doit être enseignée sur trois plans distincts.

Le premier enseignement est pour les jeunes gens de facultés vulgaires, à peine capables de penser en dehors des perceptions entrant tous les jours dans leur conscience et qui ont besoin, pour s'expliquer la vie, de croire qu'il y a un Dieu et une vie future dans laquelle ils récolteront les fruits de leurs actions sur la terre. Leur parler d'autre chose est inutile, incapables qu'ils sont de comprendre : ils ne peuvent mener une conduite un peu humaine que par cette croyance ; si on la leur ôte, ils descendent au rang des animaux n'agissant que sous la poussée de leurs appétits et de leurs instincts. Les peuples d'Occident feront prochainement l'expérience, courte, espérons-le, de la justesse de cette manière de voir.

Ceux qui ont des facultés moyennes doivent, en outre des croyances précédentes, savoir que toute chose composée est périssable, que, de même qu'elle a pris naissance par la réunion de ses éléments, elle prendra fin par leur séparation, qu'il n'y a pas de réalité dans les choses même, que la réalité qu'elles paraissent posséder leur est prêtée par notre conscience ; que tout péché est une souffrance parce qu'on appelle péché ce qui est contre le bien de la conscience et que la délivrance de la peine ou de l'existence corporelle par laquelle les choses affectent notre conscience est le bonheur.

Ceux qui ont des facultés plus élevées doivent savoir, en sus des dogmes précédents, que depuis la forme la plus basse jusqu'à l'Ame Suprême, rien n'est existant par lui-même. Il n'y a pas de chose dont on puisse dire qu'elle continuera pour toujours ou qu'elle cessera absolument ; toute chose existe par un enchaînement qui est dépendant et occasionnel.

En ce qui concerne la pratique de la religion, les gens vulgaires sont contents d'exercer leur foi, de croire aveuglément ce qu'on leur enseigne et de pratiquer les dix vertus. Ces gens-là n'ont d'aptitude que pour la croyance ; ils ne peuvent penser que ce qu'on leur enseigne ; aucune opinion ne vient d'eux parce qu'ils manquent de la faculté de choisir.

Pour les gens d'intellectualité moyenne la foi est une base sur laquelle ils peuvent établir des règles de conduite au moyen de leur raison pour exceller en moralité et en sagesse.

Les hommes de facultés supérieures peuvent, en outre de l'exercice des mêmes vertus que les autres, pratiquer les six vertus transcendantes qui constituent l'occultisme pratique.

La religion bouddhiste est plus libérale que beaucoup d'autres comme on voit; aussi elle ne craint ni les schismes, ni les hérésies; ses sectes sont nombreuses et vivent en paix les unes avec les autres.

Le tort de la religion catholique a été de ne pas distinguer de classes intellectuelles parmi les hommes et de vouloir les maintenir tous au niveau du *vulgum pecus*, de n'admettre en tous que la faculté de croire et de faire de la foi aveugle, la plus haute des vertus. Le schisme protestant a été le résultat de cette manière de voir erronée; le protestantisme ne fut en effet pas autre chose que la revendication par l'intellectualité moyenne du droit d'exercer sa raison.

Quant aux hommes de facultés supérieures, l'église catholique n'a pu conserver que ceux qui exerçaient ces facultés dans le sens de ses enseignements; les autres furent les hérétiques et les occultistes.

Comme toute autre chose, les enseignements catholiques peuvent servir de base à l'exercice des facultés transcendantes et les beaux génies qu'on appelle les Pères de l'Eglise sont là pour prouver que les dogmes catholiques ne sont pas forcément des instruments d'abrutissement pour qui possède des facultés supérieures.

Mais les Hérétiques et les Occultistes sont aussi là pour prouver clairement que les facultés transcendantes de l'homme peuvent être mises en exercice sur d'autres bases que les dogmes catholiques.

Ces dogmes ne sont pas l'Alpha et l'Oméga de l'Univers, ou, s'ils le sont, il y a d'autres formes que les leurs qui peuvent contenir également cet Alpha et cet Oméga.

Les formes et les choses, ni même les idées humaines ne sont pas l'essence pure de l'Univers; cette essence est latente sous toutes les formes, sous toutes les choses, sous toutes les idées et peut y être trouvée, pourvu qu'on s'enfonce assez profondément dans l'intime de leur nature.

C'est conséquemment une prétention injustifiée que de vouloir que l'Essence Universelle soit exclusivement latente sous quelques idées. Tous les chemins mènent à Rome, dit un vieux proverbe; par tout ce qui existe, on peut parvenir à l'Essence de l'Univers qu'on appelle cette Essence, Dieu ou bien d'un autre nom.

De ce point de vue toutes les religions sont bonnes, comme dit la Sagesse populaire et aussi les athéismes peut-on ajouter, car l'athée, s'il creuse ses opinions, arrive comme les autres à la découverte de l'Essence Universelle, et la différence de l'athée qui a fait cette découverte avec un fidèle d'une religion réside uniquement dans le mot dont il se sert pour la désigner.

G. Morvan.

## POUR PRODUIRE LEURS FRUITS

### NOS ACTES NE DOIVENT AVOIR QU'UN MOBILE

Tous les codes de morale ou de religions recommandent avant tout, la *Droiture* et la *Sincérité*; ils ont raison, mais ils devraient, ce semble s'étendre davantage sur l'explication de ces sages préceptes et fournir ainsi aux intellects peu évolués ou frivoles, le moyen d'apprécier combien cette droiture et cette sincérité sont indispensables pour faire fructifier dans les âmes les actes et les pensées, création de notre intelligence (ceci est à peu près admis aujourd'hui par les savants spiritualistes).

S'il est nécessaire d'être véridique dans nos paroles et dans nos actes avec notre prochain, il est peut-être plus utile encore d'être sincère vis-à-vis de nous-mêmes! En effet, qu'advient-il, si nous prenons la triste habitude de nous illusionner nous-mêmes de parti pris d'abord, ensuite inconsciemment? C'est que formulant de deux façons à la fois notre pensée (âme de l'action), nous réalisons un acte nul, quant à sa valeur karmique, car il ne sera pas fécondé par la virtualité de notre volonté qui doit être *Une*.

Nous aurons travaillé, souffert en pure perte et lorsque nous quitterons notre enveloppe de chair pour reprendre la vie normale dans les Régions astrales, nous serons très-étonnés qu'après tant d'années passées dans l'incarnation douloureuse, nous ayons obtenu si peu de résultats de nombreux actes dont nous nous sommes glorifiés si souvent, en

pensant aux joies futures d'un Paradis rémunérateur !

Hé bien ! Ces déceptions sont grandes, je vous l'affirme, pour ceux même qui sur la terre passent pour les meilleurs et souvent les plus dévoués.

Ces malheureux trompent les autres aussi bien qu'eux-mêmes sur le mobile de leurs actions....

Hélas, combien se torturent, se privent, mènent une vie misérable en un mot, puisqu'ils vivent constamment en se contrariant eux-mêmes pour s'efforcer d'acquérir des droits au bonheur éternel dans un but absolument égoïste.

Donnons ici un exemple.

Voici un homme dont l'âme est possédée par l'avarice, il a des enfants. Sa position de fortune lui permet de leur donner des soins physiques, une bonne éducation, une solide instruction.

Ce père de famille a le droit et même le devoir, de faire régner l'ordre et une sage économie dans sa maison, afin de pouvoir établir ses enfants arrivés à l'âge de constituer à leur tour une famille.

Que fait le père avaricieux ?

Il néglige le bien-être indispensable aux siens, il étouffe les vocations, les aptitudes de ces pauvres enfants afin d'éviter la dépense. Cet homme répète sans cesse à qui veut l'entendre, qu'il se sacrifie journellement à sa famille, qu'il s'impose chaque jour des sacrifices, des privations afin de leur laisser après lui, une fortune plus considérable et comme les enfants contrariés, maltraités souvent dans l'intimité de la famille, loin de tous les yeux indiscrets, quittent parfois la maison paternelle pour n'y plus revenir ou faire mille sottises; le père avare gémit en public de leur ingratitude, etc., etc. Et tout le monde fait chorus avec le faux bonhomme, on trouve qu'il est bien mal compris et récompensé de sa vie de privation.

Ce père de famille n'a pas été sincère. Au fond, bien au fond de son mental, se trouve blotti le seul, le vrai mobile de toutes ses pensées, de tous ses actes : Ramasser de l'or, beaucoup d'or pour sa satisfaction personnelle et cela en récoltant par dessus en même temps que l'admiration, l'estime de ses voisins.

Hélas, ce père avare, ne retrouvera de ses longues années passées dans l'incorporation, après sa mort physique que la certitude de la complète nullité de son dernier avatar. De plus, il aura créé un Karma indécis, une sorte de mélange hybride qui lui laissera dans l'âme à sa très prochaine réincarnation, un grand trouble mental, l'obligeant à de grandes tribulations physiques et intellectuelles pour recouvrer l'équilibre de l'unité dans la pensée et la volonté. — Pour cet homme avare, il aurait mieux valu se livrer complètement à sa hideuse passion, sans la masquer hypocritement sous les dehors du bon père de famille. Sa volonté étant toujours en parfait accord avec sa pensée, le mobile bien que mauvais, n'aurait pas fait de ce mental une chose sans consistance et sans clarté, une sorte de monstre incapable de vitalité psychique.

Nous pourrions multiplier les exemples, car ils viennent en foule sous notre plume, mais celui que nous avons donné suffira, pensons-nous !

Ainsi donc; soyons attentifs plutôt aux mobiles de nos pensées et de nos actes, qu'à leurs résultats pratiques. — Que l'opinion de ceux qui nous entourent ne pèse en rien sur nos décisions. Quand nous sommes embarassés sur l'impulsion secrète qui nous fait agir, cherchons avec persévérance en nous-même pour découvrir la véritable nature de cette impulsion ; enfin, si nous ne pouvons voir clairement en la profondeur de nos âmes, agissons en vue de l'intérêt d'autrui ou tout au moins en ce qui ne le lèse point ; nous serons assurés ainsi, de produire de bonnes fructifications.

M. A. B.

## DU PAIN POUR TOUS

CONSTITUTION SOCIALE EN 22 ARTICLES

En a-t-on produit de pareilles œuvres ? Chaque homme qui croit avoir quelque chose dans le ventre y va de sa petite constitution.

Ce sont généralement des utopies, et quand nous avons reçu la brochure que nous allons analyser, nous nous sommes un peu méfié, d'autant que l'auteur l'accompagnait de la lettre suivante, qui a l'air de recommander son idée surtout aux *Spirites*, que nous croyons généralement des hommes peu versés dans les choses d'économie politiques.

A Monsieur Ernest Bosc,
Directeur de la *Curiosité*,
6, Place Saint Michel, Paris.

N'est-ce pas au Spiritisme à donner à l'humanité la solution de la question sociale ? à apporter à chaque être humain le pain de chaque jour ? C'est au Spiritisme, je le crois : car il est destiné à amener à lui la foule active des hommes. Mais la foule ne va aux idées, aux opinions, aux philosophies que sollicitée tout d'abord par un appât : *le pain de la liberté*.

Le Christianisme, la Révolution française sont le témoignage de ce que je dis.

Les hommes mangent d'abord, sont raisonnables, philosophes ensuite ; c'est pitoyable, mais c'est ainsi. Nous sommes d'ailleurs encore si près de l'animalité. Que dis-je ? Avec notre corps, nous sommes encore des animaux (bête et ange, on l'a dit justement).

Donc, si le Spiritisme peut donner du pain à la masse, la masse viendra de suite au Spiritisme.

Voyez, monsieur, si ma constitution en 22 articles, que j'ai l'honneur de vous soummettre, est conçue dans la pensée spirite, avec la collaboration d'en haut, jen suis convaincu, et réalise le pain pour tous, comme le titre le promet.

Je vous prie, monsieur, de vouloir bien agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Foré-Faure.

Nous avons, après lecture de cette lettre, ouvert la brochure et nous avouons avoir été fort surpris de l'ensemble de l'œuvre.

Nous nous bornerons à mentionner ici, ce qui nous a surtout frappé. Nous relevons tout d'abord sur la couverture cette idée qui nous paraît juste et fort raisonnable :

« On n'est pas socialiste seulement parce qu'on n'a rien ; on l'est aussi, parce qu'on n'a pas son compte ».

Puis dans l'intérieur, nous voyons trois associés : l'individu, la nature, la société ; l'individu a des devoirs et des droits, on y étudie l'individu : 1° nouveau-né ; 2° adulte ; 3° à sa mort.

La fortune acquise par l'individu est divisée en 3 parties, en 3 tiers, deux sont donnés à l'Etat-intendant de la nature et de la société, le dernier tiers va à son ou à ses héritiers naturels, mais à titre viager seulement.

Ainsi donc, seule est reconnu l'hérédité naturelle, quant à l'hérédité familiale, elle est abolie.

Nous voyons ensuite le lotissement de la propriété qui est distribuée automatiquement, pour ainsi dire,et chacun à sa naissance reçoit de l'Etat son lot, ce qui pourrait donner à vivre en France à cent millions d'habitants. A sa majorité, le Français garde ou échange le lot que lui ont choisi ses parents. Une fonction publique est un lot. Les lots vacants, pour un motif quelconque, sont affermés par l'Etat.

Nous trouvons après,des études sur la propriété syndiquée, ses modes et ses transformations diverses; sur l'instruction publique : Gratuité de l'enseignement à tous les degrés ; Gratuité des spectacles, les journaux ouverts gratuitement à qui veut y écrire.

Sous la rubrique : Excitation des citoyens au respect et au mépris les uns des autres, nous lisons articles 22 : « Une décoration est l'excitation des citoyens au respect et au mépris les uns des autres, deux choses également condamnables. L'homme fier sans orgueil est digne d'être libre, ne veut ni respecter ni être respecté, ne veut ni mépriser ni être méprisé. Le Français est par son noble caractère l'incarnation même de l'honneur : le décorer, c'est l'insulter publiquement, en lui certifiant qu'il n'est honorable qu'autant qu'on lui permet de l'être et qu'il est d'ailleurs incapable de trouver dans le témoignage de sa conscience la récompense du devoir accompli. — Par conséquent, toutes les décorations sont interdites aux Français et tous les ordres abolis (excellent article).

Nous n'insisterons pas davantage et nous donnerons les résultats sociaux, que l'on obtiendrait par le mode de constitution préconisé.

I. — Aucune croyance religieuse, aucune opinion politique n'est contrariée par l'adoption de la constitution en question.

II. — La formidable révolution que nous voyons se précipiter sur notre pays serait conjurée.

III. — Le pain serait assuré honorablement aux plus humbles citoyens.

IV. — Les descendants de familles illustres tombées souvent en grand nombre dans le dénument, la bassesse ou le crime, par un motif quelconque, auraient le moyen par la constitution en question, de se relever et de porter fièrement le nom de leurs ancêtres.

V. — L'ouvrier-propriétaire aurait le temps d'étudier, s'il n'est qu'un agrégat moléculaire ou bien un être immatériel.

VI. — L'amour de la famille serait fortifié.

VII. — Tous les mariages à peu d'exceptions près seraient des mariages d'inclination.

VIII. — Tous les maux que provoque la misère seraient inconnus.

IX. — Les intelligences d'élite occuperaient les fonctions publiques ou se consacreraient aux sciences, aux lettres et aux arts, suivant leurs aptitudes.

X. — Enfin, la France, grâce à la nouvelle organisation, augmenterait sa population et le bien-être de celle-ci ; elle pourrait tenir tête à l'Europe coalisée et plus digne que par le passé, demeurer chez elle sans pousser des hurrahs pitoyables dans l'espoir toujours déçu d'une compatissante alliance ou d'une hautaine protection.

Ce dernier article, montre bien comme nous l'avons toujours pensé nous-mêmes, que l'alliance Russe n'est qu'un leurre!

La constitution élaborée par M. Foré-Faure est remarquable et sort des constitutions utopiques, qu'on nous a trop souvent servi ; mais hélas, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres ! Nous craignons bien que ce ne soit qu'après des catastrophes inouïes que l'on se décide, chez nous, à faire quelque chose pour le prolétaire et pour les pauvres gens. Et il vaudrait beaucoup mieux empêcher la casse que d'être obligé d'essayer de la réparer.

E. B.

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient lire la brochure de M. Foré-Faure, n'auraient qu'à lui demander en adressant 0,45 centimes, lui *écrire à Haut-Livrac à Pessac près Bordeaux*.

## LA DENTELLIERE DU PUY

*(Suite)*

La mort de sa femme l'a rendu fou, disaient les voisins, assistant à son magnifique convoi. Ce que c'est tout de même, que de n'être pas résigné à la volonté de Dieu et d'attendre qu'il vous appelle à lui à votre heure, murmuraient les dévots. M. Paternot négligeait trop ses devoirs religieux, disaient les femmes; depuis la mort de Mme Paternot, j'ai remarqué qu'il n'allait jamais plus aux offices, disait le sacristain : « çà lui a porté malheur! ... Il s'est trop renfermé dans sa douleur, le pauvre homme; enfin, voilà, Mlle Roussel qui a perdu une belle position tout de même? Sans doute son maître aura reconnu ses bons services et va-t-elle hériter d'une petite somme... Elle l'aura bien vite gagnée; il ne l'a pas trop fait attendre... En a-t-elle de la chance la fille au jardinier Roussel !

Huit jours après, toute la ville apprit avec stupéfaction que la fille du jardinier : la dentellière Olympe, était légataire Universelle de M. Paternot et qu'il lui laissait près de cent mille francs.

Mme Placeron et son mari, qui surent les premiers la fortune inespérée de leur sœur, vinrent la féliciter. Olympe les reçut fort bien et jouit de leur étonnement ainsi que de leur jalouse envie.

En pénétrant pour la première fois chez elle, Olympe aidée de sa mère et de Ruffec avait rendu au salon sa première destination; dans un grand deuil cossu, Mlle Roussel reçut amis et voisins qui tous trouvaient qu'elle avait bien l'air d'une véritable dame dans sa nouvelle situation.

— Tu vas quitter tes coiffes à présent j'espère, dit Mme Placeron à sa sœur, puisque te voilà riche ?

— Je ne pense pas, ma chère, répondit Olympe, je ne vais pas de suite changer ma façon de vivre.

— Tu attendras sans doute, reprit Maria d'avoir fixé ton choix sur un mari, car bien que tu aies plus de trente ans, les prétendants ne vont pas te manquer !

— Je n'ai pas l'intention de me marier, dit Olympe... du moins dans le pays, ajouta-t-elle finement...

Mme Placeron pâlit :

— Oh, tu voudrais quitter le pays... tu nous abandonnerais, ce serait mal, bien mal ; ma chère sœur !

— Vous avez peu fait attention à ma personne, ton mari et toi, alors que j'étais pauvre, aussi je pense que cela vous est égal, que je reste ou non à Belle-Mine... D'ailleurs, nous n'en sommes pas encore là... comme tu dis Maria. je suis déjà vieille pour une demoiselle, il vaut peut-être mieux que je garde ma liberté.

La mère d'Olympe, vieille ivrogne s'il en fut, voulut venir vivre auprès de sa fille aînée; mais Olympe n'accepta pas sa société ; elle lui donna pour compagne une femme pauvre qui lui servit de domestique et d'amie.

Peu de temps après la mort de Paternot, Mlle Roussel commença sa douce vie de ren-

tière, chaque jour lui apportait une satisfaction d'amour-propre ; elle fréquentait les Placeron et leurs amis, afin de trôner dans leur société. Elle invita de temps à autre sa famille à d'excellents dîners. Olympe avait pris à son service la grosse Marie, qui était si longtemps restée servante chez les Paternot.

Aucun fantôme ne troubla la quiétude de la dentellière qui dans la belle saison aimait à travailler sur le pas de sa porte. Olympe, son coussin de dentelle sur les genoux, toujours élégamment vêtue, aimait à prouver au voisinage qu'elle continuait à aimer son travail de dentellière et à montrer le bel ouvrage qu'elle ne faisait plus que pour son usage.

Bien des partis s'étaient présentés pour Mlle Roussel, mais comme aucun ne remplissait toutes les conditions que l'orgueilleuse parvenue s'était imposée à elle-même, trois années depuis la mort de Patrice Paternot s'étaient écoulées, avant que la dentellière eut fait un choix.

Olympe ne pensait même plus à la promesse qu'elle avait faite à son maître de brûler sa maison à l'époque par lui indiquée ; et comme rien d'anormal ne s'était passé, rappelant les menaces de Paternot, si on ne lui obéissait pas, la dentellière oublia complètement son serment. Elle songeait même à la veille de son troisième anniversaire de la mort de son maître à un mariage qui flattait à la fois, son amour-propre et sa passion envieuse que la richesse n'avait pas éteinte en son âme; tout au contraire, cette passion n'avait fait que grandir. Olympe écrasait sa sœur et ses anciens amis par la situation que lui faisait sa fortune ; elle voulait plus encore cependant, et voici ce qu'elle machinait depuis bientôt près d'une année.

Introduite chez les Placeron, les fréquentant journellement, elle avait fait connaissance du fidèle consolateur et conseiller de la veuve Placeron, belle-mère de sa sœur, dont il a été précédemment question. Ce monsieur était âgé, mais assez bien conservé par suite de la régularité de sa vie qui était sagement pondérée par un travail peu fatigant. Le conservateur des hypothèques, M. Agénor Dasil avait peu à peu séparé la première lettre de son nom et remplacé par un apostrophe le petit espace qu'il avait laissé entre le D et l'A, en sorte que tout doucement, sans qu'on y prit garde, Agénor signait d'Asil !

Dans les petites villes, on accepte volontiers ces petites supercheries, on les acceptait surtout autrefois, chacun se sentant fier et flatté d'avoir parmi ses connaissances, un *Noble !*

Ainsi qu'à tout le monde l'apostrophe faisait beaucoup d'effet à Mlle Roussel ; de plus elle apprit que d'Asil ne possédait qu'une fortune médiocre et que bientôt il serait forcé de prendre sa retraite, ce qui diminuerait considérablement ses revenus. De plus, la fine commère s'aperçut qu'Agénor la trouvait charmante et que sa vieille amie Anaïs Placeron ne lui tenait au cœur que sous l'empire de l'habitude, ce dont Olympe s'assura en disant un jour à M. d'Asil, que la belle-mère de sa sœur était bien heureuse d'avoir trouvé dans un gentilhomme un ami aussi dévoué et surtout constant : que grâce à lui, elle avait si bien mené sa barque, qu'elle laisserait probablement une jolie fortune à ses enfants !

— C'est vrai, je lui ai donné de bons conseils, répondit Agénor, et je suis prêt à rendre le même service aux personnes qui me le demanderaient.

— Ah, monsieur, je m'estimerais bien heureuse, si vous vouliez aussi me guider dans mes placements ; car voyez-vous, je ne veux pas mettre ma sœur au courant de mes affaires, elle serait trop jalouse ! Maria est très intéressée, Monsieur : ainsi... oserai-je vous l'avouer

— Dites, Mlle Roussel, je me doute un peu de ce que vous allez me dire.

— Hé bien ! M. d'Asil, dès le commencement... que dis-je, même avant son mariage, ma sœur prétendait que vous étiez au mieux avec la veuve Placeron et Maria n'était pas fâchée de voir son bien-être augmenté par vos largesses pour Anaïs.

Agénor prit un petit air vainqueur et satisfait et dit :

— Et vous, Mademoiselle, qu'avez-vous pensé de tout cela ?

— Dame, je trouvais qu'Anaïs était bien heureuse de vous plaire, mais à sa place...

— A sa place, achevez, Mademoiselle ?

— Je ne vous aurais rendu votre affection, qu'après être devenue votre épouse... Voilà ce que font les honnêtes femmes... je ne connais que le droit chemin moi !

— Je ne pouvais me marier avec Anaïs, ma position en eût souffert... et puis vous le dirai-je, Anaïs a toujours été d'humeur trop boutiquière... non, elle ne pouvait pas devenir Mme d'Asil ; elle l'a compris, du reste, et a rempli le seul rôle qui lui convint.

— Excusez-moi, M. Agénor de vous avoir parlé de tout ceci, mais c'est à propos de ma

fortune, dont je n'ai pas confié le chiffre aux Placeron,ni à personne, du reste, en sorte que je suis souvent embarrassée pour placer mes revenus.

— Je vous aiderai de grand cœur, Mlle Roussel et quand vous voudrez !

— Venez me voir demain, dit Olympe, je vous montrerai tous mes papiers.

Agénor fut grandement surpris le lendemain en apprenant le chiffre exact de la fortune de la dentellière ; il promit de n'en parler à personne et donna à la jeune fille de sages conseils ; il offrit même de se charger des opérations financières, ce qu'Olympe accepta avec joie.

Lorsque vous viendrez me voir, Monsieur, ajouta Olympe, venez aux heures où vous savez les Placeron occupés à leur magasin, afin qu'ils ne se doutent pas du grand service que vous me rendez.

A chaque visite, Agénor trouvait Olympe plus séduisante ; un léger embonpoint embellissait la jeune fille qui à 34 ans en paraissait à peine 25, tant le bonheur et le bien-être avaient transformé sa personne !

— Quel malheur,que vous quittiez bientôt Belle-Mine, M. D'asil, dit un jour la dentellière à son cher conseiller, qui la veille au dîner des Placeron avait déclaré que sous peu, il prendrait sa retraite et irait vivre à Rouen, sa ville natale, où il avait encore des parents éloignés et plusieurs vieux amis ; ce qui causa à la veuve Anaïs une indigestion, tant la nouvelle la frappa rudement au cœur !

— Mais Mlle Roussel, Rouen ne se trouve pas au bout du monde, on pourra se revoir... du reste, tenez-vous beaucoup au séjour de Belle-Mine, Mlle Olympe ?

— C'est mon pays, Monsieur, et j'ai l'habitude d'y vivre. Cependant, je vous avoue que depuis quelque temps, l'idée d'aller habiter Clermont-Ferrand m'est venue plusieurs fois à la pensée... c'est une grande ville ; j'y ai quelques connaissances et je crois que ma vie y serait moins monotone qu'ici !

Un fort coup de heurtoir à la porte, interrompit, la conversation d'Agénor et d'Olympe, qui tous deux, on le devine tendaient au même but et allaient sans doute en venir aux aveux de part et d'autre.

Sa servante était au lavoir, Mlle Roussel fut ouvrir elle-même, très contrariée de cette fâcheuse interruption.

Ce fut Ruffec qui se présenta à la jeune fille courroucée.

— Qu'y a-t-il demanda Olympe, et pourquoi frapper de la sorte ; c'est absurde !

— Ah ! pardon, mademoiselle, dit le gros bonhomme, c'est que votre mère est à toute extrémité ; venez, venez vite.

— Je vous suis, dit Olympe et rentrant au salon, elle congédia Agénor en lui apprenant la maladie de sa mère et ajoutant : c'est elle, elle seule qui me retient encore à Belle-Mine !

Jeanne avait eu une sorte de transport au cerveau que son état d'ivresse presque constant lui avait procuré.

Le jour de la guérison de sa mère, quelques jours après ce que lecteur vient de voir ! Olympe se souvint que précisément c'était le troisième anniversaire de la mort de Paternot ; elle se rappela ce fait en entrant dans la chambre au premier, celle où était morte Armande.

— Comme j'ai bien tiré mon épingle du jeu, se disait Mlle Roussel... je suis vraiment habile ! Dans quelques semaines, si je le veux, je deviendrai madame d'Asil... d'Asil, je serais noble... enfoncée ma petite Maria... je vous dédaignerai à mon tour !... Je quitterai les coiffes et lorsque à Rouen, je promènerai au bras de mon mari, personne ne se doutera que j'ai porté des sabots dans ma prime jeunesse... sans nous être concertés ouvertement, Agénor et moi avons tout de même arrangé notre avenir commun... j'ai aujourd'hui, grâce à mes économies 118.000 francs pour le moins ! c'est une belle dot ! Et le linge,et le mobilier ; en somme je paie largement mon titre ! Nous pourrons peut-être acheter le titre de Baron, qui sait ? On dit qu'avec de l'argent on peut faire tout ce qu'on veut ! Et aussi lorsqu'on a dû savoir faire comme moi !...

En ce moment de son monologue, Olympe tressait ses longs cheveux devant la petite glace de sa toilette, soudain une sorte de buée s'étendit sur cette glace et de cette opacité laiteuse, une figure se forma peu à peu. Horreur, le masque de Patrice Paternot se montra très ressemblant ; on ne pouvait en douter !

Olympe jeta un cri et ferma les yeux... Au bout d'un instant, elle les rouvrit, la glace avait repris sa transparence ordinaire... Je suis folle... N'y pensons plus, et de nouveau Olympe se mit à caresser ses rêves matrimoniaux.

Un à un, tous ses vêtements tombaient sur le tapis et lorsque Olympe en fut à se délacer, une voix très distincte quoique faible,murmura derrière elle :

— Mlle Roussel, il y a trois ans... le jour est venu de remplir votre serment solennel...

vous n'avez rien préparé pour l'accomplir... vous êtes parjure et j'ai le droit de me venger... mais je vous donne encore jusqu'à demain.

Olympe tomba à genoux ; elle ne voyait pas son maître comme tout à l'heure, dans la petite glace, mais elle reconnaissait parfaitement sa voix et de plus, elle sentait à n'en pas douter une forme debout devant elle.

— Je croyais que vous étiez venu à de meilleurs sentiments après la mort, Monsieur, balbutia la dentellière essayant de transiger avec le revenant.

— Je désire plus que jamais être obéi, Olympe... je souffre horriblement... ah ! si vous connaissiez mon affreux supplice... Aussi pour le faire cesser... soyez certaine que je vous contraindrai à m'obéir, adieu, dormez en paix pour cette nuit... mais à demain !

Le lendemain et les jours suivants, Mlle Roussel eut la fièvre ; ses joues pâlirent ; mais elle se raidit contre la volonté qu'elle trouvait absurde de brûler sa jolie maison.

— Je vais au plus tôt presser mon mariage avec d'Asil et je quitterai ce pays. Sans la maladie de ma mère qui m'oblige à retarder mon départ, je sens que je déciderai Agénor à presser notre union... Il ne m'a rien dit ouvertement, par délicatesse; mais je n'ai qu'un mot à dire pour qu'il se fiance avec moi...

— Je tremble de remonter dans ma chambre, pensait Olympe, bien que le fantôme de mon ancien maître ne soit pas revenu le lendemain ainsi qu'il l'avait annoncé... C'est égal, je reprendrai demain mon ancienne chambre de servante au rez-de-chaussée, ce sera plus sûr... je serai plus près de la grosse Marie.

Olympe était à ce moment dans la salle à manger ; sur la table se trouvait sa corbeille à ouvrage ; tout à coup, celle-ci, sans contact, décrivit des cercles sur elle-même, puis finalement elle fut projettée contre la fenêtre où elle brisa les carreaux.

Au bruit de l'éclat des vitres, la servante accourut et elle vit Mlle Roussel fort pâle et sans voix.

— Que vous est-il arrivé, mademoiselle ? Comment cette corbeille est-elle allé briser les vitres si loin de la table ?

— Je ne sais vraiment pas, comment ceci s'est produit, dit enfin Olympe en faisant un grand effort pour répondre.

Au même instant, il se fit un bruit extraordinaire dans la cuisine, les deux femmes y accoururent ; toute la batterie de cuivre était tombée sur le carreau et sous les yeux même des deux femmes, elle se livrait à une sarabande effrénée.

— Jésus, Jésus, criait la grosse Marie, c'est pour sûr, le diable qui fait tout ce sabbat.... Ah, je ne reste plus ici, j'ai trop peur.

Impatientée, Olympe poussa sa domestique hors de la cuisine, en lui disant qu'elle pouvait bien partir, si elle le voulait, que c'était par trop bête de s'effrayer pour si peu !

— Pour si peu, mademoiselle, y pensez-vous ! Mais vous êtes pâle comme une morte, vous-même !

Un second bruit, mais moins fort, se fit entendre de nouveau dans la cuisine... puis un long silence suivit.

M. A. B.

*(La fin au prochain numéro.)*

## PETITE CORRESPONDANCE

A M. Maxwel à Bordeaux : Remerciements empressés. — A M. le Dr Pascal, Toulon : Il ne nons a pas été possible de nous arrêter à Toulon, une affaire très urgente nous ayant forcé de rentrer à Nice. — A M. Dufilhol à Saint-Lunaire : N'avons pas eu le plaisir de vous rencontrer le 3 septembre, avant de quitter Dinard. — A M. Destors, à Enghien : Nous ne saurions vous préciser une date fixe, mais certainement le *Livre des Respirations* paraîtra en 1898. Vous trouverez *Isis Dévoilée* dans toutes les grandes librairies de France et de l'étranger ; l'éditeur de la deuxième édition est Perrin et Cie, quai des Grands Augustins à Paris. — A M. Lambert, St-Pol : Même réponse que ci-dessus. — A M. Charles Jolivet : L'or alchimique a paru dans le numéro de novembre de la *Revue Spirite* ; nous donnerons un second article (la fin) dans le numéro de décembre ; à votre deuxième question : oui, nous nous proposons de traiter dans la même Revue, les sujets les plus variés, nous commencerons bientôt nos commentaires sur le livre des Morts. — A divers abonnés qui n'ont pas acquité encore l'abonnement de 1897 : Nous les prions de nous adresser sans retard, le montant de leur abonnement, soit 6 fr. pour la France et l'étranger ; pour les 24 numéros parus ou à paraitre, le numéro 1 étant double, donne le total de 25 numéros.

## A NOS LECTEURS

*A partir d'aujourd'hui, adresser à Nice, 46, rue de France tout ce qui concerne l'administration et la direction du Journal, et ceci jusqu'au 2 avril 1898.*

Prochains travaux qui seront publiés dans la Revue : Des fantômes des vivants, Ed. Bailly. — Sur la littérature occultique, E. Bosc. — L'alchimiste Jean Rey. — Pathogénie occulte. — Médecine et médecins. — L'art de respirer. — Enfin, un grand nombre d'articles bibliographiques.

*Le Directeur-Gérant :* Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Chauvain, 14